
EXODE - 1940

1 - VIVIER au COURT (ARDENNES) - LA DROLE DE GUERRE :

AOÛT-SEPTEMBRE 1939 - Déclaration de guerre ...affiches de mobilisation confirmées par le bassineur (garde champêtre avec son gong qui appelait la population afin de l'écouter).

Le soir, tout le village est sur la place de la République à discuter et à raconter des histoires sur la guerre 14-18 (tout juste 20 ans). Cette période a beaucoup marqué les Ardennais, la région étant sous la coupe des HULANS, de sinistre réputation. Le Maire, le Curé, et d'autres personnalités sont présents et cherchent à rassurer la population : « les allemands n'attaqueront pas, nous sommes bien défendus, les troupes françaises sont dans la Sarre, il y a la ligne Maginot, la Belgique n'est pas en guerre avec l'Allemagne »

De septembre 1939 à mai 1940, « la drôle de guerre ». Le village et ses environs ont été choisis pour accueillir des troupes coloniales : tirailleurs sénégalais, spahis et d'autres régiments. Les choses se passaient fort bien, on visitait les campements : c'était très folklorique, très détendu, musique orientale avec des instruments bricolés (guitares réalisées avec des bidons d'huile, tambourins etc... La guerre était loin. Une fois par semaine, nous avions un grand défilé des différents régiments (nous avons appris, par la suite, que Monsieur Ben Bella faisait parti de ces régiments) très colorés, musique en tête avec démonstration de force (mimes : «couper cabeche » des ennemis etc... Ces défilés se faisaient à cheval suivis d'ânes chargés de munitions et de charrettes bâchées.

Quant aux enfants, nous jouions à la guerre (avec toutes sortes d'uniforme) dans les tranchées et abris construits par les soldats... les filles avaient le droit au brassard de la Croix Rouge...

D'abord mobilisé en 1938, puis ensuite en 1939, notre Père était dans un régiment qui occupait la Sarre. Pendant cette période (septembre 1939-mai 1940), il est venu nous voir plusieurs fois dans les Ardennes, il était assez optimiste, tout était calme. Alors que nous ne l'attendions pas, il est arrivé à la maison, en moto, dans la soirée du

20 avril 1940 .Il venait nous dire qu'il fallait que nous partions : quelque chose se préparait. Il est reparti le lendemain matin et nous ne l'avons revu que fin 1943...

Mon Père s'occupait de l'intendance de son régiment. Il nous a dit que depuis deux semaines, les trains d'approvisionnement se faisaient de plus en plus rare et depuis trois jours, pratiquement rien. Le bruit courait que les trains étaient bloqués par des sabotages de locomotives(démontage des manivelles de commande) sur l'est de la France ; ceci par des employés des chemins de fer partisans des accords germano-soviétiques (ce point a été confirmé plus tard...Ces trains d'approvisionnement de l'armée devaient, si besoin, revenir avec des réfugiés...

Le vendredi 10 mai 1940 (sauf erreur...) à 4 heures du matin, des coups violents sont frappés à la porte semblant donner des ordres dans une langue incompréhensible, nous nous barricadons, finalement un officier parlant français nous intime l'ordre d'être partis dans les deux heures, des camions sont devant les écoles pour les enfants (on s'attend à une très forte attaque allemande sur SEDAN, nous sommes à 10 km de Sedan et à 5 km de la Meuse).

Notre mère nous amène (mon frère aîné Jean et moi-même) jusqu'à l'école et nous installe avec beaucoup d'hésitation, avec notre petite valise... Finalement, elle nous fait redescendre avec un «vous venez avec nous », sans réplique.

3/8

Vers 5 heures 30 du matin, nous partons à pied avec brouettes, poussettes et landau chargés de valises. Des soldats nous dirigent vers VRIGNE-MEUSE où soit-disant un train est en formation. Rien. on nous envoie sur la route de RETHEL sur laquelle des camions font des navettes pour nous emmener à la gare de RETHEL PAS DE CAMIONS .

L'EPOPEE COMMENCE.....

2 - NOTRE ITINERAIRE :

Le 10 mai 1940 à 5h30 du matin : départ de VIVIER au COURT vers VRIGNE-MEUSE (6km) pas de train, direction route de RETHEL par FLIZE et BOULZICOURT (14 km) YVERNOMONT (3 km) : première attaque aérienne entre

ces deux villages. POIX TERRON (4km) on retrouve des soldats de la coloniale. NEUVIZY (10km) premier repos de quelques heures vers 10 heures du soir. Départ très tôt SAULCES MONCLIN (10km) très forte attaque aérienne. NOVY CHEVRIERES, à la sortie du village : recherche de quoi manger, 2 heures de repos. RETHEL gare (7km) pas de train. Deuxième nuit : 2 à 3 heures de repos. TAGNON (10km) très longue et forte attaque aérienne. Véritable fuite vers ISLES-sur- SUIPPES (12 km) nouvelle attaque courte .Un camion emmène mes Grands-Parents, mes Grand oncle et Tante et mon frère aîné Jean : rendez- vous à la gare de Reims. Gare de REIMS (20km) arrivée en fin d'après midi du 12 mai 1940...TRAIN (90 à 95 km à pied, en trois grandes journées).

3 - LE VOYAGE :

Premier jour : VIVIER- au- COURT VRIGNE MEUSE , BOULZICOURT, YVERNAUMONT ; c'est au niveau de ces deux villages que nous sommes attaqués pour la première fois, tout le monde, le nez en l'air s'apprête à applaudir l'aviation françaiseet les bombes sifflantes à ailettes ont commencé à tomber pour se terminer par un mitraillage dans l'axe de la route.

4/8

Enorme panique, les gens abandonnent tout et courent dans les champs, vers les bosquets ou sautent dans les fossés. Après cette première attaque très brève, les gens sont abasourdis, incrédules, les familles dispersées se regroupent, s'occupent de ceux qui ne se relèvent pas. .Après cette expérience, notre Mère prend la direction des opérations ; elle veut que nous sortions de cette colonne : notre Grand-Père s'occupera de mon frère et de moi, notre Tante Yvonne de Gérard dans son landeau (qui était resté sur la route avec Gérard à l'intérieur).....

Avant cette attaque, les gens étaient assez décontractés, marcher n'était pas un problème, mais après, toutes les histoires sur la cruauté des allemands ressortaient. L'ambiance devenait sinistre. Nous repartons sur un rythme rapide notre Mère - Danielle en avant et notre groupe bientôt suivi par des gens du pays qui la connaissaient. L'un de nos voisins dit à mon Grand- Père «on vous suit car il n'y a que Danielle qui sait où l'on va».

Nous arrivons dans la zone de POIX TERRON, zones particulièrement accidentées, fortes montées et descentes épuisantes pour des «marcheurs » surchargés ; beaucoup commenceront à abandonner des bagages. Je sens mon Grand- Père qui fatigue. Je préviens ma Mère qui cherche un endroit mais nous avançons jusqu'à NEUVIZY.

Notre Mère voulait absolument quitter la région de POIX TERRON car nous y avons rencontré des soldats qui appartenaient aux régiments coloniaux cantonnés à VIVIER au COURT qui commençaient à se replier, venant de Belgique, dans des camps militaires près de POIX TERRON pour préparer une contre-attaque. Ce sera la bataille de la HORGNE le 15 mai. Haut fait de gloire de ces troupes.

A NEUVISY, il est très tard, nous trouvons un peu de place dans une grange bondée, atmosphère épouvantable ...nous ressortons, nous nous installons sous un arbre : il y a une fontaine : le paradis ! Notre Mère s'occupe de mon Grand-Père et découvre que sous son manteau, il a mis deux costumes, l'un sur l'autre ! elle en retire un et le jette.

5/8

Deuxième jour : Départ très tôt (4 heures) vers SAULCE MONCLIN. A la sortie du village, très forte attaque, mon frère s'enfuit dans un bois, mon Grand-Père m'entraîne dans un champ où je plonge à plat ventre, il voulait que nous nous éloignons de la route. Il me dit alors «cela ne sert à rien d'être à plat ventre, mets-toi sur le dos, au moins tu verras quelque chose». J'ai pu ainsi assister au bombardement et mitraillage en direct, impressionné par ces bombes qui tombaient en sifflant et par la vitesse des avions en rase motte. A un moment, mon Grand-Père s'est jeté sur moi en disant «c'est pour nous». Dans un sifflement infernal, elle s'est enfoncée dans le champ - peut-être à 100 m - et a explosé sans dégâts. Nous avons mis une heure à retrouver mon frère qui était caché dans un bosquet et ne voulait pas sortir. Mon frère aîné - Jean était un garçon très sensible ; cet exode l'a fortement marqué : les hurlements au moment des attaques, les gens «touchés», l'affolement... Pour moi, mon Grand-Père rescapé de la guerre de 1914 me protégeait, il me tenait par la main dans les moments graves. Je ne craignais rien, j'étais spectateur.

Nous repartons vers NOVY-CHEVRIERE . Sur la route, un camion est dans le fossé, une personne invite les parents d'enfants de VRIGNE AU BOIS et VIVIER AU COURT à descendre au village : des enfants sont «blessés».

Notre Mère décide de tenter une opération ravitaillement. Après avoir mis notre groupe à l'abri sous des arbres, nous partons avec deux autres personnes, vers un hameau de quelques fermes. Les deux premières nous ferment les portes au nez, nous buvons à la fontaine et volons quelques carottes dans un jardin. Près de la troisième maison, les habitants finissent de charger une charrette. La dame affolée nous tend les clefs de la maison en nous disant de nous installer et de prendre ce que nous voulons. Nous trouvons de quoi alimenter notre petite troupe dont du lait frais (les vaches dans le pré sont toutes tuées, elles ont été mitraillées, il y a moins d'une heure).

Gérard va avoir droit à son biberon de lait frais à la place de ses biberons d'eau d'abreuvoir ou de fontaine sucrée. Direction RETHEL à la gare, pas de train. Un employé encore présent (????) nous dit de nous installer dans une salle, nous ne risquons rien. Les allemands ne bombardent pas les voies ferrées et les gares ????

Troisième jour : Pas très tranquilles, nous restons quelques heures et repartons en pleine nuit : direction TAGNON où nous arrivons le matin. A la sortie du village, un «comité d'accueil» attaque : quelques rafales, les avions disparaissent, reviennent et s'amuse bien pendant plus d'une heure.

Départ accéléré vers ISLE- sur -SUIPPES, nous sommes à un trentaine de km de REIMS. A ISLES- sur-SUIPPES, nouvelle attaque, nous sommes épuisés...un camion arrive et prend les personnes âgées, blessées ...Finalement, ils emmènent mes Grands-Parents, mes grand oncle et tante, Jean et 4 autres personnes du groupe. Rendez -vous à la Gare de Reims où des trains sont prévus dans la soirée. A ISLES-sur-SUIPPES, le landeau de Gérard a été transformé en passoire, ainsi qu'une valise mais ça roule toujours.

Nous arrivons à la gare de REIMS en fin d'après- midi, après 3 grandes journées de marche ; plus de 90 km et beaucoup d'émotions, nous sommes tous là, bien vivant, sauf le landeau de Gérard qui vient de s'écrouler en se coupant en deux au moment de monter les marches de l'entrée de la gare... Il aura tenu jusqu'au bout.

La Croix Rouge est là : boissons, pain, fromages etc... et des couvertures. Pas de train. Nous sommes assis au bord du quai. En buvant un verre de vin, mon Grand-Père me dit «Les bochs ne nous pas encore eu cette fois et ils ne nous aurons pas». On nous demande de dégager le bord du quai car le train arrive enfin.

4 - LE TRAIN :

Wagons sans couloir, compartiments de 10 personnes, une porte de chaque côté. Dans le nôtre, nous sommes onze.

Nous mettons plus d'une journée pour atteindre le nord de Paris (où ?). Nous repartons après quelques heures, direction inconnue. Le train s'arrête toutes les 2 ou 3 heures ; toutes les portes s'ouvrent d'un seul coup et tout le monde se disperse dans la campagne pour se détendre et satisfaire quelques besoins, ce qui, bien entendu donne l'occasion de s'amuser des uns et des autres. Un coup de sifflet impératif ramène tout le monde dans les wagons.

Après 3 ou 4 jours, nous arrivons à LA ROCHE- SUR-YON, où sommes-nous ? Ma Grand- Mère fait une liaison avec la ville où ils étaient réfugiés en 1914 : La Roche sur FORON (en Savoie), après explication, nous commençons à bien situer la VENDEE et la ville.

5 - LE TABLIER :

Un car baptisé, je crois « l'oiseau bleu », après quelques côtes poussières, nous dépose au TABLIER (la Bannette pour la tante Ernestine) sur la place de la Mairie devant le café MANDIN.

Sur la route entre LA ROCHE-sur-YON et le TABLIER ? les commentaires vont bon train. Pour les Ardennais, c'est un autre monde. Les Ardennes - pays industriel et de grandes exploitations agricoles, n'ont rien à voir avec le paysage vendéen : petites exploitations, bœufs et vaches attelés au joug comme moyen de traction et sur les méthodes de vie mais les gens s'adapteront très vite.

Beaucoup de gens nous attendent dont des femmes en noir et petites coiffes blanches. Rapidement, les adultes commencent à discuter : les patois vendéen et ardennais amènent de nombreux quiproquo ; le rire permet à tout le monde de mieux se comprendre.

8/8

Quant aux enfants, le problème est un peu différent ; on se regarde avec beaucoup de curiosité surtout que je dois avoir une allure terrible puisque une vieille dame avec sa coiffe s'approche de moi et me montrant du doigt dit très fort « TO CO LAQUEL ET CHU » (phonétique) traduction : « qu'es que c'est que cette chose ». Une dame me prend par la main et 10 mn après, me ramène à la grande table, habillé de neuf (ou presque) lavé, coiffé et je découvre les mogettes et plein de choses et un tout petit coup de vin vendée : le

premier.

Pierre HAMAIDE,

Pierre.hamaide@orange.fr